

2016

## LE « DESIR DE RACONTER QUELQUE CHOSE : » ENTRETIEN AVEC ISABELLE FLÜKIGER

Michèle A. Schaal  
*Iowa State University*, [mschaal@iastate.edu](mailto:mschaal@iastate.edu)

Follow this and additional works at: [https://lib.dr.iastate.edu/language\\_pubs](https://lib.dr.iastate.edu/language_pubs)



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#), [Technical and Professional Writing Commons](#), [Women's History Commons](#), and the [Women's Studies Commons](#)

The complete bibliographic information for this item can be found at [https://lib.dr.iastate.edu/language\\_pubs/233](https://lib.dr.iastate.edu/language_pubs/233). For information on how to cite this item, please visit <http://lib.dr.iastate.edu/howtocite.html>.

---

This Article is brought to you for free and open access by the World Languages and Cultures at Iowa State University Digital Repository. It has been accepted for inclusion in World Languages and Cultures Publications by an authorized administrator of Iowa State University Digital Repository. For more information, please contact [digirep@iastate.edu](mailto:digirep@iastate.edu).

---

## LE « DESIR DE RACONTER QUELQUE CHOSE : » ENTRETIEN AVEC ISABELLE FLÜKIGER

### Abstract

Born in 1979 in Friborg, Isabelle Flükiger is a French-speaking Swiss author currently living in Bern. She began in literature with the publication of a short story in 2001: "Oublis," fifth winner of the Young Francophone Writers Prize. Four novels followed: *From the sky to the stomach* (2003) , *To struggle again* (2004) , *The empty space of the monster* (2007) and *Best-seller* (2011). The latter was translated into German (2013) and is very successful in the German-speaking world. Flükiger also maintains a blog on which she regularly posts short stories. Finally, she explores other art forms related to her writing such as the audio recording of some of her short stories as well as the making of a photo film, *Ghost Town* (2007) , and trailers for the release. of *bestseller* .

### Disciplines

French and Francophone Literature | Technical and Professional Writing | Women's History | Women's Studies

### Comments

This article is published as Schaal, M., Le 'désir de raconter quelque chose' : Entretien avec Isabelle Flükiger." *Women in French Studies* 2016, 24;127-141. DOI: [10.1353/wfs.2016.0023](https://doi.org/10.1353/wfs.2016.0023). Posted with permission.



PROJECT MUSE®

---

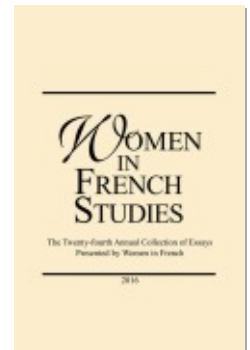
Le « desir de raconter quelque chose: » Entretien avec  
Isabelle Flükiger

Michèle A. Schaal

Women in French Studies, Volume 24, 2016, pp. 127-141 (Article)

Published by Women in French Association

DOI: <https://doi.org/10.1353/wfs.2016.0023>



➔ *For additional information about this article*

<https://muse.jhu.edu/article/643839>

**LE « DESIR DE RACONTER QUELQUE CHOSE : » ENTRETIEN  
AVEC ISABELLE FLÜKIGER<sup>1</sup>**

**Michèle A. Schaal**

Née en 1979 à Fribourg, Isabelle Flükiger est une auteure suisse romande vivant actuellement à Berne. Elle débute dans la littérature avec la publication d'une nouvelle en 2001 : « Oublis, » cinquième lauréate du Prix des jeunes écrivains francophones. Suivent quatre romans : *Du ciel au ventre* (2003), *Se débattre encore* (2004), *L'espace vide du monstre* (2007) et *Best-seller* (2011). Ce dernier a fait l'objet d'une traduction en allemand (2013) et connaît un franc succès dans le monde germanophone. Flükiger tient également un blog sur lequel elle publie régulièrement de courts récits. Enfin, elle explore d'autres formes d'art liées à son écriture comme l'enregistrement audio de certaines de ses nouvelles ainsi que la réalisation d'un film-photo, *Ville fantôme* (2007), et de bandes-annonces pour la sortie de *Best-seller*.

De par la nature explicite — violente et sexuelle — de son premier roman *Du Ciel au Ventre*, Flükiger fut perçue comme l'incarnation romande des écrivaines de « la vague érotico-branchée au féminin qu'ont illustré ces dernières années des Virginie Despentes ou Claire Legendre » (Bulliard). En effet, la narratrice anonyme discute du voyage qu'elle et son amie Antoinette comptent effectuer à Paris pour se prostituer de la manière suivante :

Je vais m'éclairer la chatte », je murmure, et ça me fait marrer [...]  
C'est comme un pèlerinage », je dis. [...] Peut-être qu'on est en train  
de réinventer le « comment réapprendre à penser » ?

- Par les organes génitaux ! », crie mon amie Antoinette d'une grande  
voix aiguë. Je vois ses seins s'agiter dans un grand soubresaut  
gaillard et je la trouve brusquement attirante, plaisante. A ricaner que  
j'ai bien trouvé mon amie de débauche. Mais ça ne change rien, étant  
donné que l'on pourrait être deux vulves et que l'effet serait le même,  
hein ? Et je me rengorge de l'énormité de la supercherie : « Eh  
Antoinette ! Tu réalises bien que nous sommes deux vulves et que  
notre cerveau n'intéresse personne ?

- Et eux ce sont des bites qui nous donnent de l'assurance. On est à  
égalité. Sauf que nous, on le sait, et eux croient qu'on l'ignore, ce qui  
rend le jeu bien marrant. (17-18)

Dans cet extrait, l'on retrouve le style cru, direct qu'ont employé, entre autres écrivains françaises de la « nouvelle génération », Despentes dans *Baise-moi* et Legendre dans *Viande* (Grangeray). On y constate également l'appropriation d'un style de langue vulgaire, traditionnellement associé au

masculin. Enfin, l'extrait démontre que les jeunes femmes et auteures francophones expriment désormais une sexualité libre, dénuée de tabous. Toutefois, comme ses collègues françaises, Flükiger se livre ici, et dans tout le roman, à une critique de la manière dont la société contemporaine considère encore les femmes et leurs sexualités : ces dernières se voient encore souvent réduites à leurs parties génitales. De même, la narratrice exprime, auparavant, son dégoût d'une vie embourgeoisée, hétéronormée, qui, justement, ne permet toujours pas aux femmes d'exprimer une sexualité débridée (Schaal 316).

Hormis mon étude comparative consacrée à ses trois premiers romans (Schaal 303-23) ainsi que l'obtention du Prix Littéraire de la Société Centrale Canine en 2012 pour *Best-seller*, l'œuvre de Flükiger n'a pas encore percé le marché du livre français. Pourtant, comme le démontrent ses écrits et cet entretien, l'auteure aborde des thématiques actuelles et propose une esthétique ambitieuse, notamment via sa recherche formaliste et intermédiaire, ainsi que via son exploration tant des genres littéraires que du genre (au sens de *gender*) de la langue française.

**MS : Comment êtes-vous venue à l'écriture ?**

IF : J'ai toujours beaucoup lu, et je pense que le processus s'est fait de manière assez naturelle. Mon premier souvenir d'un texte « officiel » est un concours pour un marchand de meubles, qui publiait des contes de Noël écrits par des enfants. Je devais avoir huit ans, et mon histoire concernait un petit dragon. C'est ma mère qui m'avait encouragée à participer, comme elle m'a encouragée dans tous mes projets d'écriture. Je crois que le fait d'être soutenue dans ce genre d'entreprises, par des prix, par la famille, a beaucoup d'impact pour la suite...

**MS : Vous avez en effet bénéficié de plusieurs bourses et remporté des prix littéraires. Pourriez-vous expliquer leur impact sur votre carrière ou votre écriture ?**

IF : Au-delà de l'encouragement symbolique qu'ils représentent, ces prix — en particulier les bourses — ont eu un fort impact sur mon travail en termes de production. Si je n'avais pas reçu la « Bourse d'encouragement à la création littéraire » du canton de Fribourg, mon troisième roman, *L'espace vide du monstre*, ne serait pas venu au jour, et c'est également le cas — en partie — du quatrième, *Best-seller*, pour l'écriture duquel j'ai reçu la bourse « Pro Helvetia. »<sup>2</sup>

Dans les deux cas, j'ai déménagé à Berlin, où le prix de la vie est moins élevé qu'en Suisse, et j'ai pu consacrer plusieurs mois de suite à la rédaction de ces projets. Dans ce sens, il est évident que ces bourses m'ont réellement permis d'écrire, et que sans elles, mon travail eût avancé beaucoup plus péniblement. Une nouvelle bourse de Pro Helvetia obtenue en 2013 devrait d'ailleurs me permettre d'achever mon prochain livre et je constate que, sans le temps de travail qu'offre ce genre d'aide, parvenir à se concentrer sur un projet est vraiment très difficile.<sup>3</sup>

Pour ce qui est de l'écriture, je ne sais pas dans quel sens ces prix m'ont influencée, mais il est certain que le fait d'être remarquée encourage à poursuivre. Et l'inverse vaut probablement aussi. Par exemple, j'écrivais

beaucoup de poésie lorsque j'avais quinze-seize ans, et le fait d'avoir participé à un prix pour lequel je n'ai pas été sélectionnée m'a fait reconsidérer ma « production » de l'époque et constater que mes textes en prose étaient meilleurs que mes poèmes.

**MS : Quelles sont vos influences littéraires ?**

IF : J'ai été très influencée au début par la hargne poétique d'Arthur Rimbaud mais, plus que la poésie, c'est la prose poétique qui m'a accrochée. J'ai lu énormément Marguerite Duras, le Jean Giono de la première période, René Barjavel. C'est d'ailleurs en lisant un livre de Barjavel que vers quinze ans, j'ai écrit dans mon journal intime que je voulais moi aussi être écrivain. Les auteurs réalistes, Honoré de Balzac, Guy de Maupassant, Émile Zola, ont eux aussi eu beaucoup d'influence. J'ai été très marquée par Zola. J'ai toujours trouvé son style magnifique, les images et les contrastes qu'il crée splendides.

**MS : Vous évoquez surtout des influences françaises. Quelle importance a pour vous la littérature suisse romande ? Certain.e.s auteur.e.s vous ont-ils particulièrement marquée ?**

IF : J'ai été très marquée par Charles-Ferdinand Ramuz dont le style et les thèmes m'ont beaucoup touchée — je pense en particulier à *Si le soleil ne revenait pas* ou *Adam et Ève*. Le souvenir que je garde de ses romans est plein d'images de gens taiseux, de petits milieux, d'un environnement claustrophobe, mais là-dedans il y a aussi quelque chose d'universel, parce qu'il traite beaucoup de la peur et de la haine — en tout cas dans les souvenirs que j'en ai gardés.

Jacques Chessex m'a également passionnée, pendant une assez longue période, mais c'est plus sa prose — très belle, très rythmée — que ses thèmes que je garde en mémoire.

Il y a un auteur suisse romand qui m'accompagne encore et que j'ai également découvert à l'adolescence : Nicolas Bouvier. Il s'agit d'un écrivain voyageur. Il est allé de la Suisse, jusqu'au Japon, en passant par les Balkans, la Turquie, l'Afghanistan, l'actuel Sri Lanka — à l'époque Ceylan. C'était les années 50, et le monde n'était pas celui que nous connaissons aujourd'hui. L'aspect documentaire joue un rôle, mais c'est surtout le ton et l'écriture de Bouvier qui sont remarquables. Il aimait beaucoup Montaigne, et je crois qu'on le sent dans sa manière de dire le monde, pleine de générosité et d'un humour « léger comme une bulle » (c'est une expression qu'il aimait à utiliser). Il travaillait à trouver des mots qui font image, et c'est particulièrement réussi : autant le texte est beau, autant ce qu'il décrit, que ce soit en Suisse ou au Japon, reste imprégné dans la rétine du lecteur.

Je crois que ce qu'on produit ressemble à ce qu'on aime. Si certains de ces aspects ressortent dans mes textes, ce n'est pas le fait d'une volonté de ma part, mais simplement la répercussion de mes goûts dans ce que j'écris. Bien sûr, on retransforme et on réadapte, parce que chacun s'approprie la langue à sa manière, mais enfin, il est clair que ces auteurs ont eu une influence sur moi, sur mon désir d'écriture, et sûrement sur ma manière de le faire.

**MS : Pour élaborer sur la question précédente, vous avez déclaré « on vit dans un monde totalement globalisé. Je ne m'associe pas du tout à une littérature suisse, je ne sais même pas ce que ça veut dire en fait » (Schaal**

**320). Or, depuis cette année-là, votre écriture est devenue de plus en plus politique, vous penchant ouvertement sur des problèmes dans la société suisse. Je pense notamment aux débats suscités par le vote dit « contre les minarets » en 2009 et la visibilité du racisme ordinaire que vous avez d’abord illustré dans des nouvelles sur votre blog puis dans *Best-seller*.**

IF : C’est vrai qu’il y a encore peu de temps, je n’avais pas clairement conscience d’être Suisse et de l’influence que cela a sur mon travail. Quand j’étais beaucoup plus jeune, j’aurais voulu que mon point de vue parte de la France, comme c’était le cas de la plupart des auteurs que j’aimais, mais aujourd’hui je réalise que c’est bien à partir de la Suisse que ma vision du monde s’est forgée, et que c’est peut-être une chance que cette perspective-là. La Suisse a beaucoup de choses à faire dire, elle aussi... D’autre part, il est aussi possible que, du fait que je sois restée en Suisse pour y vivre, ce que j’écris soit de plus en plus influencé par ce qui se passe ici. Vu que ma perspective part de la Suisse, je suis forcément amenée à considérer les événements de là...

Les thèmes que j’ai abordés jusqu’à *Best-seller* ne touchaient pas de manière explicite à la Suisse, mais il est vrai que cette obsession pour l’enfermement, qui semble poursuivre tous mes personnages, doit peut-être quelque chose à ce petit pays cerné de montagnes.

Mon texte « Pierre au Parlement » était une commande pour le premier août, le jour de la fête nationale suisse. J’avais envie de présenter, à travers ce personnage qui croit qu’il n’est pas assez suisse et qu’il devrait renoncer à sa nationalité, ce qui pour moi constitue le fait d’être suisse—ou français, allemand, etc. : c’est un tissu d’habitudes, de coutumes et de lieux partagés. En l’occurrence, le dé clic aura lieu pour mon personnage dans les toilettes du Parlement, où il se retrouve en train d’uriner à côté d’un conseiller fédéral, chose qui peut fort bien arriver dans la réalité. Bref, Pierre réalise qu’il n’a pas besoin de renoncer à son passeport, parce qu’être suisse n’a rien à voir avec des spécificités de caractère ou de physique. Pierre est suisse parce qu’il boit et mange ce qu’on boit et mange en Suisse, et parce qu’il fait partie intégrante de ce pays où on trouve normal de côtoyer de tout près les grands de la nation.

**MS : Poursuivons sur cette idée de commentaire ou critique sociale. Dans la plupart de vos écrits, vous prenez le parti de ce que vous nommez, dans *Best-seller*, « les petits » (26-27) : c’est-à-dire les exclus, les précaires, les idéalistes ou naïfs et bien sûr ceux considérés comme étrangers. Vous illustrez particulièrement leur impuissance à gérer les changements entraînés par la société contemporaine.**

IF : Oui, il me semble que certaines classes ou les populations de certains pays paient pour le bien-être — parfois la cupidité — d’une classe et de pays déjà riches. On vit dans un monde inégalitaire et par exemple, le racisme m’énerve au plus haut point parce qu’il n’y aurait pas autant d’immigration si les gens *pouvaient* rester chez eux. Et ils ne le peuvent pas parce que de grandes multinationales et les classes dirigeantes confisquent, par le biais de l’évasion fiscale sous ses multiples formes, tous les profits qui pourraient permettre à leur pays de se développer. Ainsi, il me paraît très inconséquent d’être raciste dans un pays qui soutient l’évasion fiscale.<sup>4</sup>

Donc le racisme est un thème, effectivement, mais il y a aussi le fait d'être soumis à un emploi, de trembler au moindre changement — cette insécurité inhérente à la situation de celui qui a peu et dont le bien-être dépend complètement de la stabilité de son poste, de son salaire. Je pense que c'est là à peu près le lot commun, cette sécurité — ou cette insécurité — très relative : elle concerne plutôt la majorité de la population que spécifiquement les exclus. C'est donc la majorité qui constitue à mon sens la foule des « petits ». Ainsi, c'est leur impuissance et leur dépendance face à une société complexe où ils ne sont qu'un numéro — interchangeable, insignifiant — qui me semblent déterminantes.

**MS : Vos romans et vos nouvelles proposent une histoire et esthétique particulières. Pourtant, certains motifs, certaines techniques, se retrouvent presque systématiquement. Par exemple, tous vos personnages romanesques semblent poursuivre une quête. Dans *Du ciel au ventre*, la narratrice recherche l'excès par la sexualité, dans *Se débattre encore* Hanna Brambour cherche son identité, Louisa dans *L'espace vide du monstre* cherche à échapper à la médiocrité en devenant exceptionnelle et la protagoniste de *Best-seller* cherche elle aussi à se distinguer en écrivant, justement, un best-seller.**

IF : Je vois mes personnages comme des impuissants, qui tentent de se libérer de cette impuissance en poursuivant effectivement un but, qui est leur échappatoire. C'est là probablement le fil rouge qui relie une grande partie des textes que j'ai écrits jusqu'à maintenant : la volonté de sortir d'un système, ou d'un mode de fonctionnement où tout est prévu, déjà tracé. À leur manière maladroite, inconsciente, mes héros — plutôt mes héroïnes — sont tous des lutteurs qui essaient de s'extirper d'un carcan, quelle qu'en soit la forme. Je crois qu'ils veulent lutter contre ce sentiment d'impuissance, qui est aussi associé à celui d'être « tout petit ». C'est un sentiment que je partage et j'imagine qu'inconsciemment, je cherche dans chaque roman une solution contre ce sentiment d'impuissance et de faiblesse.

**MS : Parlons justement de la médiocrité et de la volonté d'y échapper. Ce thème est particulièrement prégnant dans *L'espace vide du monstre* où la protagoniste, Louisa, a recours au meurtre pour « dépasser » sa condition et en réaction à cette dernière. Le roman devient-il un moyen de redonner une voix à cette médiocrité ou s'agit-il de dresser le portrait du fonctionnement actuel de la société (occidentale) qui peut pousser les individus jusque dans les extrêmes ?<sup>5</sup>**

IF : L'idée était de montrer un individu obsédé par son complexe d'infériorité et de lui trouver une échappatoire. J'ai associé cette obsession à l'environnement compétitif dans lequel mon héroïne évolue et où elle ne se sent pas à la hauteur. Cet environnement n'a rien d'exceptionnel et c'est dans ce cadre qu'on retrouve une forme de portrait sociétal : on vit dans la comparaison, dans l'exigence du toujours plus, toujours mieux et c'est parfois à en devenir fou. Pour en revenir à mon héroïne, le meurtre devient une solution, parce qu'elle a enfin l'impression d'exceller quelque part. Le fait de tuer lui sert également de moyen pour enfin dominer l'autre ; face à la prison dans laquelle



elle a l'impression de vivre, cette prise de pouvoir par le meurtre est une libération.

Mais là encore, Louisa fait partie de la « majorité ». C'est-à-dire des gens normaux, qui n'ont rien « d'extraordinaire » à offrir : elle se voit un avenir banal, et cela la terrifie parce qu'elle a sous les yeux l'exemple de sa mère, une « petite » secrétaire complètement soumise face aux volontés de son patron — et du monde entier, à vrai dire. Louisa désespère de lui ressembler, et pourtant il lui semble bien que c'est là l'avenir qui l'attend. Du coup, cette « vocation » de meurtrière lui permet de se défaire de cet avenir qui lui semble tout tracé.

**MS : Nouvelles technologies parfaitement assimilées, grande mobilité, effets positifs et pervers de la mondialisation, questionnement permanent, précarité accrue, ou l'injonction du « toujours plus, toujours mieux » que vous évoquez : tous ces thèmes se retrouvent régulièrement dans la presse, des documentaires ou des ouvrages pour parler de la « Génération Y. »<sup>6</sup> Pourrions-nous dire que vos romans reflètent cette « génération » ?**

IF : Je pense que mes romans reflètent le monde dans lequel j'évolue, et mes préoccupations. Lorsque je commence à travailler sur un livre, je n'envisage évidemment jamais de parler pour toute une génération. Je vise avant tout à être au plus près de ce qui me touche et à en parler avec honnêteté. Ensuite, je vis ici et maintenant, et tant mieux si ce que j'en perçois peut servir de facteur d'identification à beaucoup de lecteurs.

**MS : Vous avez exploré plusieurs formes artistiques : le roman ; la forme brève sur votre blog ; la lecture de certaines de vos nouvelles (toujours sur votre blog) ; le photofilm<sup>7</sup> avec *Ville Fantôme* et même le cinéma, en quelque sorte, avec trois bandes annonces pour la sortie de *Best-seller*. Que vous apporte cette versatilité ?**

IF : Plutôt que de versatilité, je parlerais de changement d'angle. J'ai abordé la narration—le fait de raconter une histoire — de différentes manières. Je vois toutes ces productions comme la manifestation du seul désir de raconter quelque chose. Pour ce qui est du film-photo, je l'ai fait parce que j'ai eu la possibilité de proposer un projet au festival du Belluard, et qu'il a ensuite été accepté. Leur budget était mince et il s'agissait de trouver un projet qui puisse ne pas coûter trop cher et correspondre au cadre du Festival. J'avais vu quelques semaines plus tôt *La Jetée* de Chris Marker et j'avais été marquée par la dimension poétique de ce film : c'est une voix-off qui porte la narration, et c'est elle aussi qui lui donne un caractère particulier. C'est ce texte suivi, magnifiquement écrit, qui donne son sens à l'image, qui l'explique. L'image vient illustrer et densifier le texte, et le texte — son intelligence, son rythme — est fascinant. En tant qu'écrivain, il me semblait évident que c'était un travail dont je pouvais m'inspirer. Pas parce que j'avais dans l'idée de l'égaliser, évidemment, mais parce que l'importance du texte par rapport à l'image semblait être un bon point de départ.

Il faut dire que l'image en mouvement impliquait des choses compliquées que je n'étais pas en mesure de gérer, et aurait coûté plus cher. Je pensais qu'un film photo serait plus facile à réaliser et cela semblait aussi être une solution en termes de budget. C'était évidemment téméraire, et je n'avais pas conscience de

tout le travail qu'impliquerait le fait de travailler avec l'image... mais enfin, c'est comme ça qu'est venue l'idée.

Ce film-photo est également le fruit de la collaboration avec beaucoup de monde. Brian Tornay un réalisateur qui a travaillé sur le montage du film et moi, avions une certaine idée de la musique, du ton, qui allait coller avec les scènes. Lorsque le projet a été en phase de montage, j'ai rencontré Christian Garcia, le musicien, qui m'a proposé certaines mélodies. Nous avons eu de la chance, parce que tout ce qu'il a proposé collait exactement à ce qu'on souhaitait : c'est une collaboration qui s'est faite de manière très naturelle...

Je parle dans ce film d'un homme enfermé dans son propre scénario. Il y a une forme d'ironie, parce qu'il s'agit d'un personnage avide de tout contrôler, qui veut avoir une maîtrise absolue sur le monde qui l'entoure — il est producteur, scénariste et acteur principal de la série pour la télévision qu'il a créée, série dans laquelle l'héroïne est sa compagne. Mais les choses ne sortiront plus de leur rôle et la réalité derrière les décors va disparaître. C'est là que le héros va réaliser qu'il est seul responsable de tous ces gens — d'où l'ironie : il voulait être le maître à bord, le voilà servi. Il doit créer un cadre et un fil scénaristique pour redonner leur indépendance à ses personnages — indiquer qu'ils peuvent manger, afin qu'ils ne meurent pas de faim, imaginer des immeubles, des fermes, etc., pour recréer une vie autour de ces acteurs coincés comme lui dans leur rôle. La mise en abyme me plaisait bien, aussi : il faut recréer un scénario à l'intérieur du scénario lui-même.

Pour ce qui est de mon blog, il m'avait été « offert » pour un de mes anniversaires, et au début je ne savais pas très bien comment j'allais l'utiliser. Cela s'est fait dans une période où j'avais peu de temps pour écrire et où aucun de mes projets de roman ne me convainquait ; l'un dans l'autre, cela m'a donné l'idée de ressortir certaines ébauches de leur « tiroir » et de les retravailler pour les y publier. Puis je me suis habituée — en quelque sorte, attachée — à ce format court, et j'ai commencé à rédiger des textes tout spécialement pour ce blog. Il s'agit donc de textes totalement indépendants. Évidemment, ils sont reliés à mon travail du point de vue des thèmes et des préoccupations, mais il ne s'agit pas de travaux préparatoires pour des textes plus longs.

Ce blog m'a servi d'oxygène pendant plusieurs mois : à partir du moment où j'ai pu repartir dans l'idée d'un projet plus long, j'y suis moins intervenue.

Le blog reste pour moi une expérience particulière : le format imposait de se concentrer tout particulièrement sur la chute et c'est un travail qui m'a beaucoup plu. Malheureusement, je manque de temps pour mener plusieurs types de travaux littéraires à la fois, et puisque je travaille sur un format plus long, j'ai laissé de côté le format court...

Pour ce qui est des bandes-annonces, il s'agissait vraiment de publicité et c'est Brian Tornay, le monteur de *Ville-fantôme*, qui est responsable du projet auquel j'ai participé. Ce travail nous a beaucoup amusés, et c'est d'ailleurs dans ce cadre que j'ai découvert que la description que je fais du chien dans le livre correspondait exactement à celle d'un Jack Russell. Trouver le chien adéquat n'a

pas été trop difficile ensuite : j'ai appelé les propriétaires d'un élevage de Jack dans la région, et ils ont tout de suite été d'accord de participer.

**MS : Vous avez supervisé l'illustration de *Best-seller* et son marketing.<sup>8</sup> Pouvez-vous expliquer cette volonté de participer activement à plusieurs aspects de la publication ?**

IF : En l'occurrence, c'est mon éditeur qui m'a donné une immense marge de manœuvre et j'en ai profité à loisir. Trouver l'illustration correspondant à un ouvrage peut être une torture, mais j'ai la chance d'avoir un ami qui fait de l'illustration. Pour *Best-seller*, il a travaillé en collaboration avec un jeune graphiste de Zurich et ils ont trouvé ensemble une idée qui correspondait à ma vision du livre. Quelque chose de frais et de drôle, qui joue avec le titre. C'est également mon ami qui avait travaillé sur l'image de couverture de *L'espace vide du monstre* : nous voulions quelque chose qui montre la dualité du personnage et le fait que personne ne reconnaisse en elle cette terrifiante hargne, cette envie. L'image qui en résulte montre assez bien, je crois, cet aspect de sa personnalité.<sup>9</sup>

Un livre est un ensemble — contenu et contenant — et j'ai ressenti comme un privilège de pouvoir mettre la patte dans ce processus.

Il faut encore dire que pour *Best-seller*, nous avons fonctionné de manière assez dynamique et spontanée, et c'est par exemple mon éditeur, Charly Veuthey, qui a également proposé de faire des bandes-annonces pour le lancement du livre. L'idée était excellente, et potentiellement très amusante et j'ai recontacté Brian Tornay pour savoir s'il pouvait nous aider pour ce nouveau projet.

**MS : Votre dernier roman a fait l'objet d'une traduction en allemand et connaît un certain succès dans le monde germanophone. Avez-vous également supervisé cette adaptation et en êtes-vous satisfaite ? Aussi, comment percevez-vous la réception de votre œuvre par ce nouveau public ?**

IF : Je n'ai absolument rien supervisé, pour ce qui est de la version allemande, et je suis là aussi très contente du résultat.

Pour ce qui est de la réception, il me semble que le public germanophone est plus décomplexé dans sa manière d'aborder la littérature. Par exemple, du côté des francophones, il y a eu certaines réticences en particulier sur le titre que certains ont trouvé prétentieux. L'excrément de chien, qui joue un rôle de déclencheur sur le mode comique pour lancer la narration, m'a également été reproché. Certains trouvaient le « caca » trop trivial pour figurer en si bonne place dans un livre. Mais du côté germanophone, tout cela a été compris comme je l'ai voulu et écrit : comme des éléments comiques qui servent un propos. C'est que la légèreté qu'implique le mode comique permet d'aborder une foule de thématiques graves sans avoir l'air d'y toucher. Le trivial du « caca, » le jeu autour du titre, tout cela est un moyen pour parler de thèmes que je n'aurais pas réussi à aborder de manière grave — c'eût été lourd et indigeste d'en parler gravement. Cette « stratégie » a été bien comprise du côté germanophone ; les francophones ont eu plus de peine à entrer dans le jeu...

**MS : Sur le quatrième de couverture de *Best-seller*, vous êtes présentée comme « auteure. » La littérature francophone est parcourue de débats sur la dénomination à adopter pour les femmes de lettres. Comment vous positionnez-vous par rapport à ce dernier ?**

IF : Selon le site de l'Académie française — dont le rôle est de fixer les règles de la langue —, les termes « auteure » et « écrivaine » sont des fautes de français. J'avais malgré tout tendance à me définir comme « auteure, » parce que la forme « auteur » me semblait trop marquée par le masculin — et je ne pouvais pas me dire « écrivaine » parce que cela me semble vraiment trop faux. Mais, toujours selon le site de l'Académie, « les seuls féminins français en *-eure* [...] sont ceux qui proviennent de comparatifs latins en *-or* » (Académie française « Féminisation... » italiques dans l'original).

C'est un débat compliqué, et je me demande si ce n'est pas une autre forme de machisme que de vouloir à tout prix féminiser chacun de ces corps de métier. Ils étaient traditionnellement masculins mais les temps ont changé, et on devrait aujourd'hui considérer *automatiquement* que l'écrivain ou le/la médecin est aussi bien un homme qu'une femme, par exemple. Le substantif pourrait donc être neutre, et seul l'article permettrait d'indiquer s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Évidemment, cette perspective est également fautive pour l'Académie, qui voudrait qu'on dise « Madame le Ministre » ou « Madame le docteur » puisque ces noms sont masculins dans le dictionnaire (« Exemples » ; « Féminisation... » ; « Question de langue »). Je trouve cette position réactionnaire et vaguement machiste, et d'autant plus que « la ministre » fonctionne aussi bien que « la thérapeute » ou d'autres substantifs du même genre. Bref, les positions extrêmes de l'Académie m'empêchent d'y adhérer et il est pour moi évident que la langue doit changer avec les mœurs. Toute la difficulté consiste ensuite à ne pas commettre de barbarisme...<sup>10</sup>

Pour en revenir à la question : je considère le terme « écrivain » aussi bien comme un féminin que comme un masculin ; pour ce qui est d'auteur, je devrais avoir la même perspective mais je ne peux pas m'empêcher d'avoir envie de rajouter un « e » au féminin. Bref, ce serait bien qu'une position en cohérence avec l'époque soit proposée concernant « la féminisation des corps de métier », pour que la francophonie puisse s'accorder sur les mêmes règles.

**MS : Pour élaborer sur la question précédente, vos protagonistes sont en majorité des femmes. Ces personnages féminins, à l'exception de l'héroïne de *Best-seller* peut-être, se retrouvent fréquemment confrontés à des normes de la féminité. Pourquoi explorez-vous cet aspect particulier de l'identité de genre ?**

IF : Mes personnages sont le reflet de ce que je connais et il est clair qu'en tant que femme, on se retrouve confrontée à des situations que les hommes ne connaissent pas — la séduction est différente, les comportements de l'entourage sont différents, les attentes sont différentes. Par exemple, je ne pense pas que les mères harcèlent autant leur fils que leur fille pour en avoir des petits-enfants. Toute la société attend certaines choses des femmes — d'abord qu'elles soient jolies, ensuite qu'elles enfantent, plus tard qu'elles soient des mères aimantes et disponibles — et on trouve facilement qu'une mère qui travaille à 80% travaille

beaucoup, alors qu'un père qui travaille au même pourcentage est « très présent pour sa famille ». Donc je ne suis pas sûre d'explorer volontairement les normes de la féminité, mais vu que je fais évoluer mes personnages dans un environnement similaire à celui dans lequel j'évolue, il est évident que ces questions se retrouvent dans mon univers fictionnel.

Toutes ces pressions sociales font aussi partie de ce carcan qui enferme, et dont on cherche à se libérer.

J'avais écrit un texte court, « La fille qui a peur », qui parlait d'une jeune femme qui se réjouit d'aller manger toute seule et qui se retrouve, de fil en aiguille, terrorisée à l'idée de se faire agresser. C'était un texte qui décrivait ce qu'on peut éprouver, comme femme, les nuits très sombres dans des villes inconnues lorsqu'il semble n'y avoir partout que des types patibulaires. Un ami, un homme, avait été très choqué par ce texte : lui-même avait vu des femmes avoir peur de lui dans des villes la nuit, et ça l'avait énervé de se mettre dans la peau de cette fille qui avait peur. Il détestait l'idée que tout type puisse être considéré comme un agresseur, qu'on les mette comme ça tous dans le même panier. Du côté des femmes, ce texte exprimait juste, en l'exagérant, un sentiment connu. Moi-même, qui en suis une, je n'aurais jamais pu imaginer que cela — ce texte, cette peur — puisse constituer une espèce d'insulte pour un homme. Enfin oui, j'écris bien depuis ma position, qui est—entre autres—celle d'une femme.

**MS : Considérez-vous cet aspect de votre écriture comme un engagement féministe ?**

IF : En tant que femme, je suis plus sensible aux inégalités qui touchent mon sexe — le fait qu'en Suisse par exemple, il y ait encore des femmes qui soient moins bien payées que les hommes pour le même travail, ou que ce soit en général les femmes qui renoncent à une carrière pour avoir des enfants. C'est là le poids des préjugés et des lieux communs, et ils nous enferment dans un carcan qui empêche l'individu de s'épanouir et d'être qui il est réellement. Et ces préjugés pèsent bien plus lourdement sur les femmes, vu qu'on est issu d'une société traditionnellement patriarcale.

Parler ensuite d'engagement féministe dans mon écriture ne me paraît pas correspondre à mon travail. Je sais que je suis féministe, dans le sens où je souhaite que le statut de la femme soit égal à celui de l'homme, et qu'elles aient les mêmes droits et les mêmes chances qu'eux. Mais mon écriture ne vise pas d'abord à l'action : elle se veut plus être un reflet critique du monde dans lequel je vis. Cela donne sans doute de la matière à l'action, mais je ne donne pas de piste quant à une manière d'agir.

**MS : La plupart de vos protagonistes, quel que soit leur genre, sont anonymes. Pourquoi ce choix ?**

IF : Il est difficile de nommer certains protagonistes, surtout lorsque la narration est à la première personne. Les nommer, c'est les séparer de soi, leur donner une identité « en soi », et vu que la narration est à la première personne, ce n'est pas quelque chose que j'ai envie de faire : je préfère m'identifier à mes personnages, me mettre dans leur peau. Ne pas les nommer rend cette tâche plus facile.

**MS : Votre premier roman, *Du ciel au ventre* a aussi été comparé dans la presse suisse-romande aux écrivaines françaises de ce que certains ont appelé la vague « porno-chic » (Authier 7).<sup>11</sup> Les auteures évoquées étaient notamment Virginie Despentes, Christine Angot, Claire Legendre ou Catherine Millet.<sup>12</sup> Que pensez-vous de cette comparaison ? Avez-vous été influencée par elles ou d'autres écrivaines (francophones ou internationales) en dehors de Duras que vous mentionniez plus haut ?**

IF : J'ai lu *Baise-moi* à peu près une année après la sortie de *Du ciel au ventre* et j'ai été surprise de constater à quel point certains éléments étaient similaires dans le ton, et le désir d'en découdre et tout simplement dans l'action. Mais ce n'est pas Despentes qui m'a influencée, vu que je me suis intéressée à son travail bien plus tard, comme à celui d'Angot, d'ailleurs. Je pourrais citer Henry Miller, principalement son *Sexus* que j'ai lu avant d'écrire *Du ciel au ventre* (mais il s'agit plutôt d'années avant, que de mois). Je crois que c'est aussi la période où j'ai découvert Hubert Selby, en particulier *Last Exit to Brooklyn* qui m'avait fascinée : cette violence crue, qu'on retrouve aussi chez Charles Bukowski — que j'ai moins lu, mais qui m'a aussi marquée — me plaisait. Je crois que je n'y voyais pas ce que cela pouvait avoir de choquant : il me semblait que cela reflétait bien une certaine réalité à laquelle je me sentais associée.

Enfin, je dois dire que je ne sais pas très bien quel auteur je lisais, à l'époque où j'ai écrit ce livre. J'ai plutôt l'impression que je l'ai écrit parce que je ne pouvais pas en écrire d'autre. Il me semblait alors que toute la beauté du langage, et toute la poésie que j'avais à l'intérieur de moi s'appliquait à ce genre de scène « gore » et d'évocation d'un monde nocturne et interlope. C'était ce qui me fascinait, alors.

Je voyais une poésie intrinsèque à ce type d'univers, poésie que je ne retrouvais nulle part ailleurs. Certaines couleurs de la nuit, certaines ambiances, me semblaient receler toute la magie du monde, et toute sa folie — et donc, toute sa beauté. Si la représentation est crue, c'est parce qu'elle se voulait juste. Lorsqu'on écrit, on essaie de ne pas dire les choses à moitié, parce que les dire à moitié c'est ne pas les dire. Pour trouver le mot juste, il faut bien coller à la réalité qu'on décrit.

**MS : Vous avez évoqué à l'instant un grand nombre d'écrivains états-uniens. Que rôle joue dans votre écriture cette littérature d'outre-Atlantique ?**

IF : Il est toujours difficile d'évaluer le rôle que jouent des auteurs, ou des ouvrages qu'on admire sur son propre travail. Par exemple, j'admire la trilogie *U.S.A.* de John Dos Passos et d'une certaine façon j'aurais aimé pouvoir être l'auteur(e) d'un livre comme *Manhattan Transfer*. Cela s'applique aussi à certains ouvrages de Philippe Roth, ou à *Les corrections* de Jonathan Franzen. Ce sont des œuvres qui englobent une réalité extrêmement complexe, de larges espace-temps, et qui constituent d'immenses fresques d'une réalité donnée.

Pourtant, ce n'est pas la littérature que je produis... Il suffit que je me lance dans un projet pour remarquer que certains personnages, certains types d'association m'attirent plus que d'autres et que je suis comme emportée dans

une certaine direction. À ceux qui lui demande pourquoi il écrit ces histoires affreuses, Stephen King a l'habitude de répondre : « What makes you think I have a choice ? » Et c'est là une réponse que je comprends très bien...

Il y a cependant certaines choses bien spécifiques que je recherche dans un livre : comme Bouvier, j'aime que le texte fasse image. J'aime et j'admire les écrivains capables de « faire voir ». Je recherche aussi des scènes dans lesquelles on soit porté et qui soient comme des moments suspendus, dans lesquels le lecteur se sente vivre et s'oublie. Des scènes marquantes, donc. J'aime aussi la simplicité et que les propos servent une narration — les emportements abscons ou purement esthétisants ont tendance à m'impatisser. Enfin, un univers en cohérence pourvu d'une certaine densité, et des associations qui fonctionnent — quelque chose qui glisse, une aisance qui emporte — me paraissent également fondamentaux.

Ces éléments se retrouvent dans les différentes œuvres qui m'ont marquée, et c'est là ce que j'essaie de reproduire. Et ces éléments, je les retrouve souvent dans la littérature anglo-saxonne en effet et je continue de m'en nourrir avec beaucoup de plaisir et de profit.

Ensuite, le travail sur la langue est évidemment fondamental — il participe et se nourrit de ce glissement, de cette aisance qui emporte dont je parlais — et ce travail-là, je l'associe évidemment plus à mon univers littéraire francophone...

**MS : Toujours par rapport à vos influences littéraires, vous avez mentionné des références très hétéroclites : de Zola à Barjavel. La majeure partie de vos écrits adoptent une perspective « réaliste » et représente une analyse de la société tel Zola. Toutefois, comme Barjavel, vous avez également exploré ce qui fut longtemps qualifié de « paralittérature ». Je pense notamment à la science-fiction dans vos nouvelles « Une Voix en 2090, » « Les Membres » ou encore « Les Jeux du Cirque », ainsi que votre roman *Se Débattre encore*. De même, « Là-bas... les merveilleux nuages » ressemble à un conte pour enfants. Quelle est votre relation par rapport à ces genres ? Pourquoi les déployer dans votre écriture ?**

IF : Toute la difficulté consiste à raconter quelque chose de cohérent et qui contienne l'essence de ce que j'ai envie de dire. Le genre n'est qu'un médium pour moi et c'est plus lui qui me choisit que moi qui choisis un genre.

Par exemple, si j'utilise parfois la science-fiction c'est parce qu'elle permet d'ignorer certains éléments réalistes, certaines nuances, et d'utiliser des éléments symboliques comme partie intégrante de l'action. Je peux mettre ainsi en évidence uniquement les éléments qui m'intéressent, ceux que je trouve pertinents, et les faire jouer entre eux de manière complètement libre. Je crois que cela permet une meilleure lisibilité pour certains thèmes : ça peut être un bon moyen de mettre en évidence certains sujets de société.<sup>13</sup>

Par exemple dans *Best-seller*, on ne sait pas trop si le chien est un ange, un démon, juste un chien..., enfin s'il porte bonheur, malheur, etc. Cela me permettait de jouer avec l'idée de la chance, qui est stupide et se donne au hasard. Cela me permettait aussi de construire une narration ou des choses improbables arrivent sans qu'on les remette en question.

Dans « Les membres », le fait que les personnages soient sans cesse en train de se racheter des nouveaux membres, des nouvelles chevelures, des organes, etc., parce que ceux-ci s'abiment de plus en plus vite, me permettait de parler de la consommation dans laquelle on se perd. C'était un moyen de ne pas rentrer en matière sur les quoi, les pourquoi, les comment, mais de rester simplement descriptive — montrer cette perte de soi à travers ce système d'acquisition perpétuelle — puisque le monde dont je parle ne peut fonctionner que sur l'acquisition de nouveaux membres.

**MS : Quel est votre projet actuel ?**

IF : Je n'aime pas parler de mes travaux en cours, parce que j'ai toujours peur de ne pas parvenir à les mener à terme. À force, c'est devenu une superstition : si j'en parle trop, ça risque de faire capoter le projet.

Du coup, je répondrais simplement que je travaille sur une histoire de famille ! Il est fini et s'intitule, pour le moment, *Hier est encore passé*. Il est chez les éditeurs et maintenant j'attends des nouvelles.

**Iowa State University**

**Notes**

<sup>1</sup> Cet entretien fut réalisé via courriel entre août 2013 et octobre 2016 (Ames, IA, et Berne). Il a également été rendu possible grâce au soutien du First Year Honors Mentor program à Iowa State University. Je tiens à remercier chaleureusement les étudiantes Jessica Bader et Gabrielle Mitchell pour leur travail d'édition.

<sup>2</sup> Pour de plus amples informations quant à ces bourses, consulter les sites [http://www.fr.ch/secu/fr/pub/soutien\\_creation\\_artistique/litterature/bourse\\_creation\\_litteraire.htm](http://www.fr.ch/secu/fr/pub/soutien_creation_artistique/litterature/bourse_creation_litteraire.htm) et <https://prohelvetia.ch/fr/litterature-requetes-et-soutien/>

<sup>3</sup> Il s'agit d'une bourse dans le cadre du projet « De la poésie à la 'Graphic Novel.' » Voir : <https://prohelvetia.ch/fr/press-release/de-la-poesie-a-la-graphic-novel/>

<sup>4</sup> « On ne critique pas, parce qu'on aspire à leur ressembler, parce qu'on espère un jour être eux. Alors sans rien critiquer, on s'empile dans les wagons deuxième classe, les uns sur les autres, en espérant que les premières classes prennent un jour toute la place, et qu'on sera inclus. C'est pour leur ressembler qu'on vote à droite comme eux ; en attendant on se fait tout petits et on sourit. Les tout petits c'est fait pour ça, non ? Pour sourire et dire merci. Merci de nous laisser encore des droits, merci. Pleins de l'espoir du lendemain, on dit merci et on sourit » (*Best-seller* 26-27).

<sup>5</sup> Voir Schaal 304-10.

<sup>6</sup> Voir entre autres Levain et Tissier ; Brafman 11 ; et Moreau.

<sup>7</sup> Il s'agit d'un montage de plusieurs photos, ici accompagné d'une narration en voix-off par le protagoniste et d'une bande originale.

<sup>8</sup> La couverture (blanche) de *Best-seller* ne contient que les noms de l'auteure et de l'éditeur, ainsi que le portrait d'un chien—sans doute celui de Gabriel, un des protagonistes du livre. Les titre et quatrième de couverture figurent sur le bandeau accompagnant le livre. Ce bandeau joue sur une illusion d'optique, notamment l'anamorphose. Selon la position de ce dernier, le titre apparaît écrit normalement ou très allongé.

<sup>9</sup> Cette couverture comprend une photographie d'une montagne reflétée sur un lac. Or, cette illustration est imprimée à la verticale. Ainsi, les lecteurs ne saisissent pas



immédiatement la nature de l'objet photographié. De plus, il est quasi impossible de distinguer le reflet de l'original.

<sup>10</sup> Pour l'Académie française, la féminisation de certains mots constitue une forme de « barbarisme » (Académie française « Féminisation... »).

<sup>11</sup> Fabio Bonavita évoque et conteste effectivement « la catégorie 'porno trash' » attribuée au premier roman de Flükiger (Bonavita).

<sup>12</sup> Voir, entre autres, Bonavita ; Bulliard ; Fischer ; Michel ; et Olivier.

<sup>13</sup> C'est effectivement le cas dans *Se débattre encore*. Dans les dernières pages du roman, Flükiger nous offre un paysage post-apocalyptique qui reflète également la déliquescence identitaire auquel fait face la protagoniste Hanna Brambour : « Le béton s'écoule doucement sur l'avenue qui tremble. Panique silencieuse, lumière tamisée de poussière grise et blonde ; on court lentement sans trop savoir où, on manifeste la peur sans savoir de quoi. Ça fond en douce, s'écroulant, s'écroulant. [...] [Hanna Brambour] attend donc que le monde s'écroule pour de bon, lasse et fiévreuse comme aux premiers jours, si malheureuse de l'absurdité de tout, dénudée de partout. [...] Elle est sur cette route déchirée, des hélicoptères, la ville en est cernée, des lumières au néon, le son des sirènes, ça sent la mort. Elle court, elle reconnaît l'immeuble, les escaliers sont raides, ça sent la mort, ça sent la mort » (116-17).

## Références

« Exemples de remarques normatives. » *Académie française*, n.d., <http://www.academie-francaise.fr/le-dictionnaire-la-9e-edition/exemples-de-remarques-normatives>.

« Féminisation des noms de métiers, fonctions, grades et titres. » *Académie française*, 21 mars 2002, <http://www.academie-francaise.fr/actualites/feminisation-des-noms-de-metiers-fonctions-grades-et-titres>.

« Question de langue : Féminisation (des noms de métiers, de titres, etc.). » *Académie française*, n.d., [http://www.academie-francaise.fr/questions-de-langue#38\\_strong-em-fminisation-des-noms-de-mtier-de-titres-etc-em-strong](http://www.academie-francaise.fr/questions-de-langue#38_strong-em-fminisation-des-noms-de-mtier-de-titres-etc-em-strong).

Authier, Christian. *Le nouvel ordre sexuel*. Bartillat, 2002.

Bonavita, Fabio. « Première pilule contre l'ennui. » *360.ch*, 1 mars 2004.

Brafman, Nathalie. « Génération Y, du concept marketing à la réalité. » *Le Monde*, 19 mai 2012, sec. Société, p.11.

Bulliard, Éric. « Premier roman au style direct. » *La Gruyère* 16 oct. 2003 : n.d.

Despentes, Virginie. *Baise-moi*. Florent Massot, 1993.

Dos Passos, John. *Manhattan Transfer*. Harper & Brothers, 1925.

---. *U.S.A.* Library of America, 1996.

Fischer, Bertrand. « Isabelle Flükiger, jeune écrivain à succès : 'Ça m'amuse de parler sexe'. » *Le Matin* 25 oct. 2003, sec. Suisse, p. 10.

Flükiger, Isabelle. *Bestseller*. Translated by Lydia Dimitrow. Rotpunktverlag, 2013.

---. *Best-seller*. faim de siècle & cousu mouche, 2011.

---. *Du ciel au ventre*. L'âge d'homme, 2003.

- . « Là-bas... les merveilleux nuages. » *Le blog d'Isabelle Flükiger*, 25 juin 2010, <http://isabellefluekiger.blogspot.com/2010/06/la-bas-les-merveilleux-nuages.html>.
- . « Là-bas... les merveilleux nuages... Suite. » *Le blog d'Isabelle Flükiger*, 24 août 2010, <http://isabellefluekiger.blogspot.com/2010/08/la-bas-les-merveilleux-nuages-suite.html>.
- . « La fille qui a peur. » *Le Blog d'Isabelle Flükiger* 13 fév. 2011, <http://isabellefluekiger.blogspot.com>.
- . « Les jeux du Cirque. » *Le blog d'Isabelle Flükiger*, 15 jan. 2010, <http://isabellefluekiger.blogspot.com/2010/01/les-jeux-du-cirque.html>.
- . « Les Membres. » *Le Courrier*, 25 août 2008, sec. Littérature suisse, p. 12.
- . *L'espace vide du monstre*. L'Hèbe, 2007.
- . « Oublis. » *Carrefour des fuites et autres nouvelles*. Ed. Châteaureynaud, Georges-Olivier. Mercure de France, 2001, pp. 89-144.
- . *Se débattre encore*. L'âge d'homme, 2004.
- . « Une voix en 2090. » *Le blog d'Isabelle Flükiger*, 30 nov. 2009, <http://isabellefluekiger.blogspot.com/2009/11/une-voix-en-2090.html>>
- . *Ville fantôme*. Belluard Bollwerk International, 2007.
- Franzen, Jonathan. *Les corrections*. Translated by Rémy Lambrechts. L'Olivier, 2002.
- Grangeray, Emilie. « Nouvelle génération. » *Le Monde.fr* 8 oct. 1999.
- Legendre, Claire. *Viande*. Grasset, 1999.
- Levain, Myriam, and Julia Tissier. *La Génération Y par elle-même : Quand les 18-30 ans réinventent la vie*. François Bourin, 2012.
- Marker, Chris. *La Jetée*. 1962. Criterion Collection, 2007.
- Michel, Florence. « Premier roman sexy. » *La Liberté*, 11 oct. 2003, sec. Éclairage, p. 39.
- Miller, Henry. *Sexus*. Obelisk Press, 1949.
- Moreau, Laëtitia. *Génération quoi ?* Yami 2 Productions, 2013.
- Olivier, Jean-Michel. « Feuilleton littéraire N°.202 : Deux filles 'trash'. » *Scènes Magazine*, 1 mars 2008.
- Ramuz, Charles-Ferdinand. *Adam et Ève*. Mermod, 1932.
- . *Si le soleil ne revenait pas*. Mermod, 1937.
- Schaal, Michèle A. « The Hypermodern Condition in Isabelle Flükiger's Novels. » *Readings in Twenty-First-Century European Literatures*. Edited by Michael Gratzke, Margaret-Anne Hutton and Claire Whitehead. Peter Lang, 2013, pp. 303-23.
- Selby, Hubert. *Last Exit to Brooklyn*. Grove Press, 1964.